

genre ouvert et par excellence polymorphe force les portes d'un territoire qui lui était partiellement interdit : la littérature ».

La troisième section est consacrée aux récits de voyageuses de la période romantique (George Sand, Flora Tristan, Léonie d'Aunet) regroupées puisque leurs textes « ont en commun d'être écrits dans le bouleversement de crises identitaires ». Roland Le Huenen soutient qu'elles ont choisi le récit de voyage comme moyen d'avoir recours au discours autobiographique par le truchement d'un récit ostensiblement exotique.

Les dernières sections comprennent des chapitres pour la plupart inédits qui proposent de très belles lectures des récits viatiques de Théophile Gautier, dont les voyages sont souvent lus par Le Huenen en relation avec ceux de Chateaubriand. Car si Gautier décrit les pays qu'il parcourt en se référant à la tradition picturale et au visuel, pour Chateaubriand le référent est surtout littéraire et livresque. D'autres beaux essais dans cette section se penchent sur l'ouvrage que Gustave Flaubert a écrit en collaboration avec Maxime Du Camp, *Par les champs et par les grèves* (1847), et sur les promenades de Hugo décrites dans *Le Rhin* (1842–1845). Dans la section « Diplomates voyageurs », on découvre les récits de William Shaler, *Esquisse de l'état d'Alger* (1830), et de Gobineau à Terre-Neuve. Comme Gautier, Gobineau privilégie le visuel dans cet ouvrage puisque « le Nouveau Monde provoque le regard plus que la mémoire ».

La section finale propose des lectures de voyages imaginaires ou de voyages où il y a alternance entre le fictif et le récit viatique, comme *Le voyage de Paris à Java* de Balzac et *La Daniella* de George Sand. (Il serait intéressant de mettre cette section en dialogue avec le livre de Nathalie Solomon, *Voyages et fantasmes de voyages à l'époque romantique*, Le Mirail, 2014). Le volume se termine sur une lecture de *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss, qui place le récit de l'anthropologue dans la filiation des voyageurs romantiques. Roland Le Huenen rapproche ce dernier de Chateaubriand en particulier, en proposant que les deux hommes se servent du voyage pour explorer les « déserts de [la] mémoire ».

Grâce à la générosité de son auteur sur le plan du partage des savoirs, son originalité, son éloquence et sa très grande érudition, *Le récit de voyage au prisme de la littérature* est une très riche contribution qui est, en tous points, à l'image du grand chercheur qui nous a quittés.

MARGOT IRVINE

School of Languages and Literatures, Université de Guelph

*De l'éducation libérale. Essai sur la transmission de la culture générale*, s. la dir. de Louis-André Richard, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2019, 108 p., 19,95 \$

Dans ce livre, deux philosophes et deux sociologues influents prennent position de façon exemplaire face à une question qui nous préoccupe tous : « Pourquoi

nos enfants sortent-ils de l'école ignorants ? » Thomas De Koninck, Joseph Facal, Louis-André Richard et Mathieu Bock-Côté réfléchissent sur le sujet, dont il a d'ailleurs été question dans cette rubrique (voir, dans les numéros précédents de la revue, mes commentaires des essais de François Ricard, *Mœurs de province. Essais et divagations* [2014] ; Sébastien Mussi, *La liquidation programmée de la culture. Quel cégep pour nos enfants ?* [2016] ; Réjean Bergeron, *L'école amnésique ou Les enfants de Rousseau* [2018]). Ici, chaque auteur insiste non pas tant sur l'appauvrissement de la culture générale, qui ouvre, on le sait, « sur le temps et le monde dans lequel nous vivons » (De Koninck), mais sur « le détournement de l'école, du retournement contre le savoir, de sa soumission au marché » (Bock-Côté) et l'achèvement de « l'instrumentalisation de l'université par la logique économique » (Facal). Tous dénoncent « l'enfermement du moi qui cherche un bien-être centré sur l'égo [...] et le contentement personnel » (Richard). Si ce petit recueil de réflexions s'ajoute à une bibliothèque déjà volumineuse sur le sujet, quel en est l'objectif puisque deux camps hostiles se font face : les « réformateurs » de l'école et ceux qui tiennent mordicus à prévenir la disparition de la culture, fondement de l'esprit occidental ?

Un premier constat s'impose : la formation des jeunes, de l'école primaire à l'université, est non seulement hautement déficiente, mais a pris un dangereux tournant, puisque l'élève est placé dans une situation précaire. Depuis une trentaine d'années, l'enseignement n'est plus axé sur une meilleure préparation à intégrer les jeunes dans un monde complexifié, mais il s'est plié au diktat de l'industrie qui demande des diplômés taillés « sur mesure » pour tel ou tel emploi. Dès que la demande baisse, causée par exemple par une évolution des technologies, ceux qui ont misé sur un emploi dans la branche frappée par cette évolution doivent trouver une autre façon de gagner leur vie. Ce qui nous mène au postulat suivant, repris par T. De Koninck, déjà formulé par François Jacob, généticien et Prix Nobel (1965) : « [À l'école], il faut apprendre à apprendre. » Si cette faculté essentielle manque à l'enfant, qu'en sera-t-il au moment où l'adulte, censé maîtriser le monde moderne, ne sait pas réfléchir correctement ?

Ce qui nous conduit aux « Considérations inquiètes sur l'université moderne » de Joseph Facal, qui a relu le célèbre brûlot d'Allan Bloom, *The Closing of the American Mind* (1987). À l'époque, la critique tenait cet essai pour une exagération de la situation dans les collèges américains. Aujourd'hui, il faut reconnaître à quel point Bloom avait évalué et perçu avec justesse la problématique entourant l'apprentissage. Cependant, depuis trente ans, le climat intellectuel dans les centres de formation s'est détérioré de façon spectaculaire : les vagues réformatrices successives, dont le Québec a été victime comme les autres provinces canadiennes, ont engendré le détournement de la transmission des connaissances pour la remplacer par la « maîtrise de compétences transversales » dans le but de lutter « contre tous les fléaux de la société — racisme, sexisme, homophobie, pauvreté, etc. — avec pour effet de brouiller la distinction entre culture, éducation et moralité ». Ce qui provoque à la situation subversive que nous vivons depuis : l'émergence de la *multiversité*, où le savoir devient une *marchandise* et qui produit les

diplômes sur la base d'objectifs quantitatifs. Le professeur, lui, se transforme en industriel qui ne peut plus « nourrir spirituellement les âmes de nos étudiants ». Bref, cette *multiversité* attaque de manière frontale et insidieuse le système académique des années 1990, « dépassé, suranné », sous prétexte de redresser les « injustices » que je viens de citer, racisme, sexisme, etc. Les opposants, souvent appuyés par les autorités universitaires, musèlent certains professeurs dont ils refusent d'écouter l'opinion lors d'un débat sur le campus. Au fil des années 1990, dans des universités de la côte est américaine, des étudiants empreints d'un subjectivisme radical ont exigé — et obtenu — des « *safe places* », destinées à les protéger des discours de chercheurs invités dont l'opinion était contraire à la leur. Autrement dit : de nos jours, l'université a été retournée comme un gant puisqu'elle n'ouvre plus les esprits, évite le débat, mais cède devant une « vérité » on ne peut plus subjective et un moralisme strident sans fondement, sans réflexion sérieuse, suivant la « réforme » d'un ancien « système de domination qu'il faut abattre ». Comment sortir de ce cul-de-sac ? Selon Facal, chaque professeur devrait donner l'exemple en se détournant du mastodonte qu'est devenue la *multiversité*. Ne vaudrait-il pas mieux de s'assurer, avant de mobiliser le corps enseignant, de convaincre les recteurs qui, au lieu de plier devant les exigences des minorités radicalisées, devraient refuser de céder devant les pressions ? Comment inviter les professeurs à rester fermes devant les menaces visant leur congédiement ? (Je reviens plus loin à cette pratique, plus draconienne.)

Quand on attaque l'autre pour un mot, une pensée, un argument, quand on lui répond par des cris, des insultes, on n'est plus dans une université.

Dans ses « Considérations sur le désastre pédagogique », Mathieu Bock-Côté, auteur de l'essai remarqué *Le multiculturalisme comme religion politique* (2016), analyse la déconstruction de l'école pendant ces dernières décennies. Selon lui, l'Occident est accusé d'avoir enfermé l'homme dans des structures de domination, « d'avoir aliéné l'être humain et d'avoir persécuté différentes minorités refoulées dans les marges ». D'où l'urgence de s'attaquer aux « phobies », nées du « système », dont parle également Facal. L'idée de faire « table rase est la mystique fondatrice de la modernité : il s'agit de faire surgir une société à partir de rien, par le seul travail de la volonté, sous la forme d'un contrat ». Dire que l'école devra mettre au monde cette société nouvelle donne froid dans le dos, puisque l'aveugle guide l'aveugle. L'enfant ne sera plus familiarisé avec sa civilisation, il en sera arraché. Libéré de la culture générale et du « gavage inutile », il fera l'expérience d'une « subjectivité créatrice et spontanée ». On se dirait en pleine version absurde de rousseauisme (voir l'essai de Réjean Bergeron, cité plus haut).

Louis-André Richard, professeur de philosophie au Cégep Sainte-Foy, à Québec, en aurait long à dire sur « la frilosité des institutions à l'égard de tout ce qui va contre les codes de l'air du temps ». Il a fait lui-même l'expérience de la haine ouverte d'opposants à sa pensée quand il a annoncé un débat avec Bock-Côté à l'occasion de deux livres récemment publiés, *L'empire du politiquement correct* (Bock-Côté, 2019) et le sien, *La cigogne de Minerve* (2018). La discussion devait avoir lieu dans une librairie montréalaise. Devant la « vague de messages haineux et menaçants », le libraire a préféré annuler l'événement.

Ce n'est qu'un seul épisode parmi tant d'autres, où l'emporte celui qui menace l'autre. (Je rappelle ici que le Daesh [État islamique] coupe court à toute velléité d'opposition dans les régions sous son autorité en tranchant la gorge à ceux qui s'opposent à sa doctrine. Un moyen radical et définitif qui ferait frémir le Prophète.) Dans son essai, Richard évoque le mythe de Platon, basé sur les frères *thumos* (le cœur, la passion) et *epithumos*, rebelle, qui tire son autre moi vers le bas, alors que tous deux sont dirigés par la raison. Établir le parallèle entre la situation dans le système d'éducation québécois et la pensée de Platon est perspicace et fondé : depuis trente ans, le nombre d'étudiants souffrant du TDA (trouble de déficit de l'attention, avec ou sans hyperactivité) est partout en constante progression. Richard nous réfère à l'essai de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1835, 1840) qui parlait déjà de « citoyens [américains] isolés, tout à leur distraction, concentrés sur leurs intérêts immédiats, incapables de s'associer pour résister. Ces hommes remettent leur destin dans les mains d'un pouvoir tutélaire. Ce pouvoir [...] pourvoit à leur sécurité et facilite leurs plaisirs. Il ne brise pas les volontés mais il les amollit, il éteint, il hébète ». La conclusion de Richard : notre monde est en train de « couper les ailes du *thumos*, le laissant démuni dans sa vocation à élever les âmes ». On croirait lire le diagnostic médical de jeunes patients d'aujourd'hui.

Que faire pour contrer les excès auxquels se livre une partie de la jeunesse ? Il n'y a pas de stratégie, sinon celle proposée par Joseph Facal qui me semble pourtant difficile à mettre en pratique : si les autorités universitaires se défilent et plient devant des minorités revendicatrices, le dernier bastion demeure l'ensemble des enseignants, du secondaire à l'université en passant par les collègues, à s'opposer énergiquement, *massivement*, à l'antihumanisme radical, en train de prendre le dessus sur la raison.

HANS-JÜRGEN GREIF

Département de littérature, théâtre et cinéma, Université Laval

Eryka Desrosiers, *Journal d'une nouvelle enseignante. De l'université à la salle de classe*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. Profession Prof, 2018, 166 p., 21,95 \$

Paru dans une collection des Presses de l'Université Laval destinée aux enseignants, *Journal d'une enseignante. De l'université à la salle de classe* offre le regard d'Eryka Desrosiers, jeune enseignante de trois ans d'expérience, fraîchement diplômée du programme de baccalauréat en enseignement préscolaire et primaire lorsqu'elle fut engagée. D'emblée, son entrée dans le monde de l'enseignement de l'anglais langue seconde au niveau primaire est un choc : une réalité à laquelle le baccalauréat ne l'avait pas préparée. C'est de cette prise de conscience qu'est née pour Desrosiers l'idée de ce livre, sans doute moins un *journal* que ne le suggère le titre.

Copyright of University of Toronto Quarterly is the property of University of Toronto Press and its content may not be copied or emailed to multiple sites or posted to a listserv without the copyright holder's express written permission. However, users may print, download, or email articles for individual use.